

Fiction

Gérald Alexis, Michèle Bernard, Jean-Paul Beaumier, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Michel Nareau, Julie Pelletier, Michel Peterson, Marie-Ève Pilote, Judy Quinn, Simon Roy et Mathieu Simoneau

Numéro 139, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Bernard, M., Beaumier, J.-P., Belu, F., Bergeron, P., Boivin, P., Bourneuf, R., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Nareau, M., Pelletier, J., Peterson, M., Pilote, M.-È., Quinn, J., Roy, S. & Simoneau, M. (2015). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (139), 18–33.



Sophie Bérubé

CAR LA NUIT EST LONGUE

David, Ottawa, 2015, 128 p.; 21,95 \$

Un soir, Kai se fait violer par un groupe d'hommes. Elle revient à la maison, « écorchée ». Comment son mari, qui est le narrateur, peut-il réagir face au viol de sa compagne? Que peut-il faire et dire quand le moindre de ses gestes et chacune de ses paroles sont susceptibles de heurter la personne aimée, d'exacerber sa souffrance? Le réconfort est-il possible? Comment, en étant soi-même un homme, rétablir les liens brisés avec la victime? *Car la nuit est longue*, premier roman de Sophie Bérubé, raconte cette impuissance en nous plongeant dans la subjectivité de Christophe.

Partagé entre le désir morbide d'en savoir plus sur ce qui s'est passé et la volonté de « libérer [Kai] de son cauchemar », Christophe choisit d'ignorer sa propre souffrance. Il se lance, comme Shéhérazade, dans une série d'histoires, brodant des récits autour du passé de leur couple. Son but : apaiser la douleur de son amoureuse en l'éloignant du drame et du monde barbare qui a rendu cette violence possible... Mais l'horreur vécue il y a quelques heures à peine, que l'on veut garder à distance, n'est jamais loin, toujours prête à refaire surface.

Ce roman sur la reconstruction décrit avec acuité la fragilité des rapports humains. Avec beaucoup d'intensité, il

peint un monde où coexistent la cruauté et la chaleur humaine. L'auteure aborde les conséquences du viol sur celle qui subit l'agression et sur son entourage. Elle traite d'un sujet grave, choix qui impose parfois des accents pathétiques au récit, mais c'est surtout, de manière générale, son approche liée au regard du narrateur qui rend le livre touchant. Le lecteur est à même de voir que, lorsqu'un viol est commis, il y a souvent plus d'une victime.

Marie-Ève Pilote

Diane Vincent

PEAUX DE SOIE

Triptyque, Montréal, 2015, 272 p.; 25 \$

Doté de plusieurs cordes, l'arc de Diane Vincent loge cette fois dans sa mire un monde aux abords barbelés et étroits : celui de la mode, avec ses sirènes, ses artifices, ses ego plantureux, ses jalousies, son indifférence blindée devant le regard. Lucide, Diane Vincent écrit : « La grande échasse détremmée qui avait sonné à ma porte était en fait un somptueux caméléon explorant les impénétrables terreaux du luxe ». Parmi les « sacrifices » consentis à cette fin, l'auteure cite la lecture des *Elle*, *Vogue* et autres revues immortelles; on la croit sur parole. Diane Vincent investit cependant, cela va de soi à en juger par son parcours et ses dossiers, rigueur, qualité et clarté de la langue, aptitude à débusquer le peut-être au-delà des évidences usuelles.

Car l'analyse est fascinante. Autant il est déroutant d'envisager que les pontes de la stratégie guerrière s'intéressent à la soie ou même aux mannequins anorexiques, autant le scepticisme bat en retraite quand l'auteure évoque l'espoir d'une soie épousant à la manière du caméléon les teintes de l'environnement. Que tel laboratoire parvienne à la miraculeuse substitution d'un ver à soie caméléon à son cousin classique et voilà renvoyés à l'oubli les treillis qu'arborent les policiers en demi-grève et qui sont aussi discrets en sous-bois tropical que traîtres sur sol neigeux. Les milliards du Pentagone, de ses rivaux et de ses mercenaires n'en sont pas à une lubie près, pas plus d'ailleurs que les truands d'autres nébuleuses lucratives. L'important, pour un roman policier, c'est qu'il force le lecteur à chercher dans toutes les directions « à qui profite le crime »; sur ce terrain, Diane Vincent marque des points en multipliant les culpabilités potentielles.

Il faut, cependant, et c'est là que réside souvent la pire difficulté, dénouer l'intrigue. On ne demande pas à un auteur d'accoucher d'un dénouement inédit dans le siècle, mais d'amener une conclusion qui soit à la fois logique, inattendue et complète. Diane Vincent s'acquitte honorablement de cette tâche. Mais encore faut-il un dévoilement d'une densité digne des tensions du récit. En l'occurrence, le dénouement manque de *humpf*. Le coupable fait figure de gagne-petit, de rancunier à la petite semaine, au lieu d'atteindre, comme les célébrités qui traversent l'enquête, au spectaculaire et à l'éclaboussant. La tentation est forte de voir dans ce roman étoffé et savamment construit une transition encore inachevée entre la brutalité des comportements étudiés jusqu'à maintenant par l'auteure (gros mots et radio de confrontation) et le professionnalisme patient et même terne des policiers dans leur vrai quotidien. Si cette hypothèse contient une miette de vérité, de francs plaisirs de lecture nous attendent.

Laurent Laplante

Écriture fine et poétique

Comme dans son précédent roman, *Joies*, finaliste au Prix littéraire des collégiens 2010, Anne Guilbault crée des personnages qui ont perdu leur raison de vivre. Deux voix d'endeuillés entrecroisent celle d'Adrien, narrateur principal des *Métamorphoses*. Les sens d'Adrien se détraquent : il voit tout en gris, perd la vision en trois dimensions et n'entend plus le bruit de ses pas. Ses seules sensations lui viennent de l'intérieur, rattachées au souvenir de Marie, partie pratiquer la médecine à New York un an plus tôt, après vingt ans de vie commune. Paz, leur fils adoptif, était parti un an auparavant.

Le roman commence au jour 7 : « Dans sept jours en comptant aujourd'hui, les camions emporteront les débris de ma vie ». L'immeuble où Adrien a vécu avec Marie et Paz est destiné à la démolition au profit d'une autoroute. En congé pour retrouver ses repères après ces bouleversements, l'écrivain et professeur de littérature s'était promis de transcrire le récit de Paz, dans le lieu où ils ont été heureux tous les trois. Les jours sont comptés. Le récit tragique de Paz, qui nous est livré par bribes, raconte sa traversée de l'océan dans un conteneur, en compagnie de sa mère et de sa sœur. Tentative folle dans l'espoir d'une vie meilleure qui s'est soldée par la mort de la femme et de l'adolescente. Double deuil du Tzigane, quelque peu adouci par son adoption.

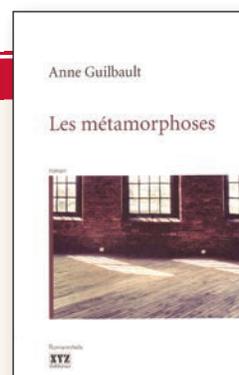
Il faudra que sa voisine Anna, elle aussi chassée de son appartement, fasse appel à lui pour déplacer des boîtes, pour qu'Adrien sorte de sa bulle. Une relation amicale et même intime naît entre eux.

Témoin de cette rencontre, Sophie, treize ans, fille d'Anna et d'un cracheur de feu mort quand l'enfant était encore petite. Depuis qu'elle a huit ans, elle écrit son journal auquel elle confie sa solitude : « Le mien, de chagrin, il est resté enfermé dans la boîte avec papa ». Des questions demeurent sans réponse à propos de ce personnage qui, bien qu'ayant l'air d'une adolescente plutôt sage, prépare quelques surprises.

L'épilogue du livre apporte une justification au titre, car des métamorphoses apparaissent, tant chez Sophie que chez Paz et Adrien. Après avoir retrouvé la trace de Paz, Adrien pourra lui écrire : « Mais je connais chacune des étapes du chemin qu'il faut parcourir pour retrouver une raison de vivre ».

Les métamorphoses, roman de deuil et de résilience magnifiés par une écriture tout en finesse et en poésie.

Pierrette Boivin



Anne Guilbault

LES MÉTAMORPHOSES

XYZ, Montréal, 2015, 108 p.; 18,95 \$

Marise Belletête

L'HALEINE DE LA CARABOSSE

Triptyque, Montréal, 2014, 105 p.; 20 \$

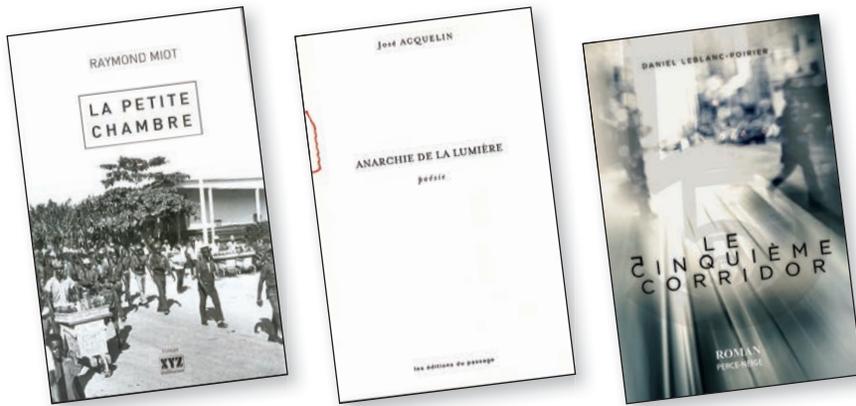
Le roman de Marise Belletête revisite de façon postmoderne la *Psychanalyse des contes de fées* de Bruno Bettelheim. Pour Ève, l'héroïne de *L'haléine de la Carabosse*, la vie n'est pas un conte de fées, bien que sa mère la traite comme une princesse. Elle se considère comme la « digne descendante d'une lignée de femmes dérangées ». William, son père, a quitté le domicile conjugal pour aller recueillir des contes à travers le monde. Il était fasciné par l'univers imaginaire dont ils sont porteurs, mais il a aussi cherché à fuir une femme dont l'amour possessif l'em-

prisonnait. Dans l'un des passages écrits au « je », Ève s'étonne que son père ait réussi à partir car, pour sa part, elle se sent incapable d'échapper à la surveillance oppressante de sa mère : « L'haléine de la Carabosse me couvre tout entière ». À dix ans, la petite fille a compris que son « chevalier paternel » ne reviendrait pas. Les seules nouvelles que mère et fille recevront par la suite les informeront qu'il s'est remarié et qu'il a eu une fille avec sa nouvelle femme.

Le roman commence avec l'enterrement du père, qui a choisi de finir ses jours dans la région où habitent son ex-femme et sa fille. Le notaire, maître Dugas, remet à Ève le journal dans lequel William notait les contes qu'il enre-

gistrerait. Tous ces contes sont retranscrits dans le roman au fur et à mesure qu'Ève les découvre. Cette lecture est pour la jeune fille l'occasion d'amorcer, en quelque sorte, une auto-analyse. « Elle était en pleine fouille. Archéologie intime. Elle dépoussiérait son fossile de princesse et ses petits pois. » Elle cherche *les mots pour le dire*, qui lui permettront de construire son histoire. Père et fille partagent la même « fatale dépendance aux mots ». En revanche, la mère d'Ève, Blanche, que sa fille surnomme Blanche-Haine, déteste les livres au point qu'elle a jeté par la fenêtre, au départ de son mari, tous ceux qui étaient dans la bibliothèque.

Tandis que le père apparaît en filigrane, les autres personnages prennent



forme peu à peu. La sœur jumelle de Blanche, qui s'appelle Anne, comme on pouvait s'y attendre dans cet univers féerique, est sans cesse à la recherche de son prince charmant. Malheureusement, le dernier de cette « liste noire » est en fait une incarnation de Barbe bleue. Lorsque l'amoureux d'Ève, Jules, qui est prestidigitateur, cherche à renouer avec elle après une dispute, elle lui répond : « Je ne suis même pas sûre qu'on existe encore ». Le livre s'achève sur une note optimiste : « Les reines carabosses peuvent nous libérer de leur emprise. Je peux encore me réécrire ». Roman d'apprentissage, recueil de contes, réflexion borgésienne sur l'écriture, *L'haleine de la Carabosse* est un exceptionnel premier roman.

Françoise Belu

Raymond Miot
LA PETITE CHAMBRE

XYZ, Montréal, 2015, 176 p.; 21,95 \$

Peut-on survivre à la peur ? À lire ce remarquable premier roman de Raymond Miot, *La petite chambre*, on répondrait oui. Cette réponse serait tout aussi positive venant de ceux et celles qui, comme lui, ont vécu sous un régime répressif ou sous la menace de quelconques groupes qui, eux, ne peuvent survivre que grâce à la frayeur qu'ils imposent aux autres.

Raymond Miot, Haïtien, fils de médecin, a vécu son adolescence sous la dictature de François Duvalier. Il a supporté un tourment quotidien, cherchant les

motifs qui pourraient expliquer le fait que sa famille fut visée par les sbires du dictateur et menacée d'emprisonnement ou de mort. Dans un style captivant qui nous maintient cloués aux quelque 175 pages de ce roman rédigé à la première personne, l'auteur nous entraîne dans ses réflexions et ses souvenirs. Si ce texte est une œuvre de fiction, il repose néanmoins sur des faits réels qui ont marqué les années 1960 en Haïti, particulièrement dans la capitale où l'auteur a vécu et fréquenté un collège dirigé par des religieux opposés à Duvalier, avant de s'inscrire à l'université d'État, connue à l'époque pour négliger les connaissances et l'application aux études au profit de l'appartenance politique de ses étudiants.

Le sérieux de ce jeune lui a valu d'avoir sa chambre à lui, une chambre où il pourrait, comme le souhaitent tous les adolescents, entrer dans son monde, entrer en lui-même, pour tenter d'entrevoir sa vie future. Une chambre, quelques mètres carrés, comme nous la désignons mes amis et moi lors de notre traversée de cette même étape difficile de notre jeunesse, étape que l'on revoit souvent avec une petite pointe de nostalgie. Mais pour Raymond Miot, c'est après son installation dans cette chambre tant désirée que commencent son drame et le récit qu'il nous en fait.

Bien entendu, les noms changent parfois et les lieux aussi mais on décèle à travers les descriptions de l'auteur un sens poussé de l'observation, un souci du

détail et une capacité étonnante d'analyse de ces personnages menaçants ou rassurants, compréhensifs ou malintentionnés qui ont marqué son entrée dans l'âge adulte.

Gérald Alexis

José Acquelin
ANARCHIE DE LA LUMIÈRE

Du Passage, Montréal, 2014, 74 p.; 19,95 \$

Prix du Gouverneur général 2014, poésie

À la lecture d'*Anarchie de la lumière*, quelque chose en moi se soulève, comme chaque fois qu'on tente de me montrer le chemin du vivre : je ne veux pas de votre sagesse ! Laissez-moi avec mes doutes et mes interrogations ! Laissez-moi être noire, déconstructiviste, pessimiste, si ça me chante ! C'est là que je trouve de quoi créer ma vie !

Passé ce moment de révolte – plutôt, dépassé, au sens où je l'évite –, il me faut bien admettre qu'*Anarchie de la lumière* ne manque pas de qualités, qu'il s'agit même d'un fort beau livre, rempli de ces vérités qui nous aident à vivre (quand on le veut bien). Très affirmatif dans son propos, José Acquelin, en véritable poète, se tient toutefois loin des dogmes. N'écrit-il pas d'ailleurs : « J'en apprend plus de ce que je ne connais pas que de ce que je crois ou crois savoir » ? Voilà qui donne le ton du livre : je ne sais rien, mais de ce rien, ou de cette anarchie de sens, j'ai tiré quelques leçons que je vous communique. Tel un vieux sage, Acquelin montre la voie. Vers l'apaisement – « vient un moment où l'on doit pardonner à son destin d'avoir été trop dur ou trop facile » –, vers la pleine conscience du miracle de l'ici, de notre petitesse en regard d'un héron, d'une hémérocalle, des étoiles, et aussi de la mort qui est en nous. Cette voie hors de la « norme du malheur », illuminée, le poète en fait lui-même l'expérience, par la méditation et la contemplation silencieuse. Est-il bouddhiste ? Sa conception de l'existence, du moins, est empreinte de cette philosophie, notamment en ce qui a trait au désir : « Il dit : dis-moi alors, comment s'arrange le silence avec

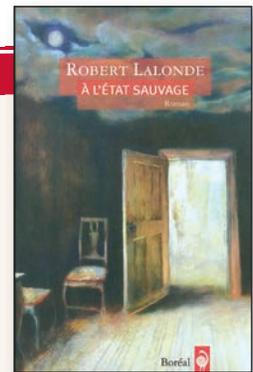
Impossible de ne pas associer Robert Lalonde aux traits de l'écrivain ici mis en scène – les allusions sont explicites – dans les différentes histoires de ce roman mosaïque qui, toutes, illustrent la difficulté de communiquer véritablement avec l'autre, difficulté décuplée par l'incessant besoin de comprendre les motivations qui nous animent et d'être compris, de combler ce manque qui nous pousse toujours vers l'autre. Toutes évoquent la difficulté et le désir de retrouver cet état sauvage qui nous permettrait de renouer avec l'« espèce d'innocence qui aurait sacré le camp », comme le dit l'un des personnages, pour communier avec l'autre. Les dialogues de ce roman nous plongent au cœur de cette recherche d'union, de ces efforts répétés pour jeter une passerelle entre soi et l'autre.

« Je fus – et à maints égards suis resté – un enfant seul. Seul avec le monde », écrivait Robert Lalonde dans *Iothéka*, carnets publiés en 2004. C'est cette même solitude, celle de l'enfant, puis de l'adulte qui a souvenir de l'enfant qu'il n'a jamais cessé d'être, que l'on retrouve ici. Solitude innée qui trouve parfois une résonance profonde chez l'ami, le rival d'hier, l'amant, lorsque les gardes s'abaissent, que la parole se libère. Les différents éléments qui composent cet assemblage romanesque auraient tout aussi bien pu former un recueil de nouvelles, chacune des histoires pouvant se lire indépendamment des autres, bien que toutes se répondent dans un écho fraternel qui confère à l'ensemble une armature commune, comme les carreaux d'une même fenêtre.

Écho fraternel, car c'est bien de cela qu'il s'agit ici. D'abord, dans le très beau texte d'ouverture, qui ravive le souvenir de l'enfant que l'on a été et que la vie se charge parfois de nous rappeler. « Ce n'était ni de la crainte ni de la gêne, mais comme la stupeur d'une reconnaissance. Soupçonnait-il que j'avais été comme lui, qu'un jour il serait comme moi ? » L'enfant d'hier et l'adulte ne font plus qu'un, enfin réunis malgré la dispersion qu'impose plus souvent le passage du temps, réunis dans une même quête : « Ce qu'on aime, il faut le chercher, le trouver tout seul ».

Écho fraternel et stupeur d'une reconnaissance traversent ces textes, ce roman aux échos tant internes qu'externes. Tantôt il s'agit de l'image paternelle qui nous est rappelée, et le vide laissé par son absence, tantôt celle d'amis croisés dans d'autres romans de Lalonde, comme Clément dans *Un jour le vieux hangar sera emporté par la débâcle*, que l'on retrouve ici sous les traits d'Étienne dans « Le vent qui ment ». Et toujours cette plainte sourde et continue, celles du vent, du train qui avale le paysage, du huard qui nous serre le cœur. D'un texte à l'autre, elle évoque, de façon somptueuse, la fragilité, la fugacité de toute chose.

Jean-Paul Beaumier



Robert Lalonde À L'ÉTAT SAUVAGE

Boréal, Montréal, 2015, 162 p.; 19,95 \$

l'incroyable désir? Je dis : il n'y a pas de renoncement au désir, cet élan, cet allant du vivant, il n'y a qu'un désir, qui ne renonce pas à se transformer ». Le sage, donc, regarde s'incarner son désir avec détachement, curiosité même. Pour ne pas dire joie : oui, je suis en vie.

Ce recueil de prose poétique qui flirte avec l'essai ravira ceux et celles qui acceptent d'être guidés dans « le mouvement de s'infinir ». Nous sommes tous « des courants d'être, aussi minimes, aussi vastes ».

Judy Quinn

Daniel Leblanc-Poirier LE CINQUIÈME CORRIDOR

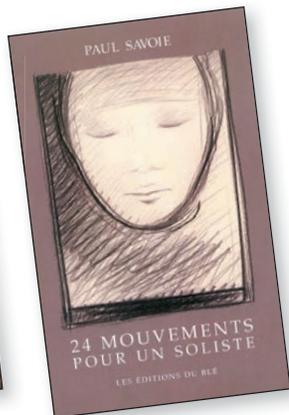
Perce-Neige, Moncton, 2015,
108 p.; 19,95 \$

Ce *cinquième corridor* est celui de l'inédit, de la contestation, du choix d'un monde parallèle, celui où « tu peux te construire une barrière » qui sauve des « quatre premiers corridors » que s'est inventés le narrateur, dont le prénom est le même que celui de l'auteur.

Daniel a une trentaine d'années (comme l'auteur) quand il décide de raconter son parcours à un « tu » dont on ne saura rien

si ce n'est qu'il pourrait être aussi bien un confident que le lecteur. Dans ce qui prend la forme d'un journal intime, il cherche à donner sens à ce qu'il a vécu. Or le sens lui échappe, fuit. Le texte se développe dans un mouvement qui n'est ni chronologique ni logique, mais plutôt intuitif, né des images, des climats, des odeurs qui surgissent au fil d'une descente en soi-même. Le narrateur est sous médication et suivi par un psychiatre, sans qu'on sache trop la nature de ses problèmes.

Par hasard, il croise son premier amour, Mylène, qui ne le voit pas. Voilà le déclen-



cheur de l'écriture : que s'est-il passé entre leur première rencontre et aujourd'hui alors qu'il se sent vieux et, on le découvrira, vide? Tout allait bien entre eux jusqu'au jour où il a rencontré Margaux et qu'il s'est retrouvé « avec deux blondes ». Mylène pour l'adolescence et l'innocence, Margaux pour le défi, la confrontation. Le jour et la nuit, la bipolarité.

Aux sentiments, le plus souvent confus, s'ajoute un désir d'absolu. Ainsi, à propos de Mylène, le narrateur écrit : « J'aimerais avoir compris que mon destin est une émeute qui passe par elle, qu'ensemble nous sommes le peuple ». Discours qu'il module différemment pour Margaux : « Je lui ai dit toi et moi on va devenir un nouveau genre de communisme, ça va être du communisme rose, ça va être beau ». Il se promènera entre les deux pôles (toujours la bipolarité), entre jobs, BS, drogues, punaises, coquerelles, pluie (il pleut beaucoup sur la ville et sur sa vie) et espoir. Les souvenirs s'appellent les uns les autres dans un désordre qui correspond à sa vie.

La plume est vive, métaphorique (la poésie, fût-elle *trash*, n'est jamais loin), passant du registre familier au soutenu sans une hésitation. Parfois, l'urgence de dire semble déborder la pensée de Daniel, ce qui crée une confusion entre réel et imaginaire. Il se laisse emporter par ses souvenirs, d'où qu'ils viennent ou naissent, et par le sentiment qu'il doit faire son

deuil de Mylène. Le dernier des 37 chapitres (pour un texte d'une centaine de pages) rappelle l'instant de leur rupture alors que Mylène lui dit que « c'est juste un concept, se séparer ».

Ce roman s'inscrit dans la suite des trois recueils de poésie de l'auteur et même de son disque, *Caramel*, une autoproduction minimaliste intéressante en soi qui ressemble à un démo. D'une certaine façon, ce roman est également une autoproduction minimaliste et c'est ce qui crée sa force.

David Lonergan

Vincent Brault

LE CADAVRE DE KOWALSKI

Héliotrope, Montréal, 2015, 128 p.; 20,95 \$
Étrange roman que ce premier livre signé Vincent Brault. *Le cadavre de Kowalski* commence sous terre, alors que son héros, un homme dont on sait peu de choses, tente de remonter à la surface, à l'air libre. Difficile de ne pas faire le rapprochement, du moins pour le début, avec une nouvelle de Kafka, « Le terrier ». Dans cette nouvelle, Kafka raconte avec moult détails l'histoire d'un personnage qui vit sous terre à la manière d'un rongeur. Dans cet univers on ne peut plus clos, obscur, les principales « péripéties » auront à voir avec les déplacements du personnage. De la même façon, l'homme de Brault, qui n'est d'ailleurs plus qu'un cadavre, décrit d'abord minutieusement

dans une trentaine de pages aérées comment, après avoir laissé la terre l'enfourner complètement, il est arrivé à créer un vide avec la main, puis un trou, et finalement un tunnel. Puis comment, à défaut de pouvoir sortir de terre, il a tenté de sortir du cadavre, de ses membres, de ce cœur devenu « une petite crotte au milieu du thorax », se déplaçant « en pensée de gauche à droite dans la tête, d'un conduit auditif à l'autre » jusqu'aux orteils.

Il n'y a d'abord que ça : des mouvements précis, des pensées sur les mouvements. À part son nom, l'homme ne se souvient de rien. On dirait qu'il vient à peine de naître et qu'il expérimente pour la première fois toutes les possibilités du cadavre – celui-ci, d'ailleurs, est toujours vu comme un élément extérieur au personnage : « Quelque chose se déroule dans le cadavre et c'est comme si... comme si ça ne me concernait pas vraiment ». De quoi est-il mort? Pourquoi s'est-il « réveillé »? Que lui arrivera-t-il, à lui, Kowalski, quand le cadavre sera complètement décomposé? Qui est-il réellement?... Sur ces points, le mystère est total, et semble vouloir le rester jusqu'à ce que le corps émerge de terre au premier tiers du livre... Mais nous n'en dirons rien de plus ici. Sauf peut-être qu'à ce moment de l'histoire, le lecteur respire un peu mieux et que son intérêt est de nouveau happé.

De toute évidence, Vincent Brault ne fait pas dans le réalisme. Que l'homme, d'origine polonaise, se mette à pratiquer le tai-chi dans le trou, qu'il connaisse cet art en 1941, voilà qui ne manque pas de surprendre. De même, on aurait peut-être voulu un peu plus de chair sur le squelette de l'intrigue – puisqu'une intrigue nous est proposée –, en ce qui concerne les motivations des personnages, plus précisément d'un certain Jacques. Mais tout l'intérêt de ce roman réside ailleurs que dans une histoire qui n'en est pas vraiment une. Fable sur les liens identitaires entre corps et conscience, *Le cadavre de Kowalski* nous donne à voir la merveilleuse danse d'un esprit dans un corps qui lui échappe. Étonnant.

Judy Quinn

Bouleversant

Pascal Millet a vécu douze ans au Québec, suffisamment pour s'inspirer des paysages les plus retirés de la Belle Province et d'en teinter son dernier roman. Dans un village de la Côte-Nord évoluent des personnages inquiétants et vulnérables, mus par des rêves inatteignables et par le désir de vengeance, des personnages qu'on a le goût de prendre par la main et d'autres qu'on voudrait fuir à cause de leur cruauté et qui hantent la lecture de ce court thriller.

Yokosuka ou l'espoir d'un second souffle. Yo-ko-su-ka. Un leitmotiv qui, en quatre syllabes, chasse l'échec si l'on y croit, si l'on y rêve et si... Zeb n'était jamais disparu! Zeb, le grand frère de Ray, qui lui a toujours fait miroiter cette ville du Japon comme un baume sur leur vie médiocre. Zeb, avec qui Ray devait partir au pays du Soleil-Levant, où il aurait pu recommencer sa vie à zéro et oublier leur famille affectée par l'alcoolisme du père et le regard vaincu de la mère. Maintenant qu'il n'est plus là, Ray erre, tétanisé par l'incompréhension et la déception, dans le cimetière où il entretient de mystérieux échanges avec un fossoyeur anonyme. Des trous dans le sol sont creusés, d'autres disparitions surviennent, des doutes surgissent et des indices mènent vers une vérité dérangeante qui, au fil de la lecture, devient insoutenable.

Sayonara, bouleversant et si réaliste, décrit froidement des scènes violentes par les témoignages des personnages. Un texte simple et efficace qui va droit au but. Les malheurs déboulent et les rêves croulent sous les trahisons. *Sayonara*, comme l'espérance d'un salut; *Sayonara*, comme une solution ultime qui sauve la vie, les mains tachées de sang et les yeux qui brillent.

Julie Pelletier

Pascal Millet
SAYONARA

XYZ, Montréal, 2014, 164 p.; 19,95 \$



Paul Savoie 24 MOUVEMENTS POUR UN SOLISTE

Du Blé, Saint-Boniface, 2014,
190 p.; 21,95 \$

Finaliste au 57^e prix Champlain dans la catégorie fiction, ce récit autobiographique est centré sur le parcours de l'écrivain manitobain, né juste après la Deuxième Guerre mondiale. Mettant son cœur à nu, Paul Savoie expose du même souffle son cheminement intérieur, son éthique personnelle, ses sources d'inspiration, ses doutes, ses contradictions, sa fragilité, sa vision du monde, la genèse et le cheminement de certains projets littéraires : « Je ne suis pas du genre à étaler le processus de création sur une longue période, ni à m'attaquer à plusieurs projets à la fois ». Les 24 fragments autobiographiques de l'ouvrage sont autant de dimensions de son parcours. Il y parle de son écriture, bien

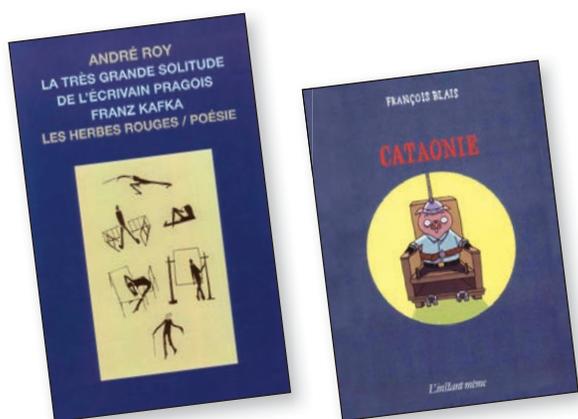
sûr, mais aussi de sa vie, de ses compositions musicales, de son travail de traducteur, de son goût pour la danse, de ses amitiés, de sa conception de l'érotisme.

Peu d'auteurs oseraient exprimer ainsi les ambiguïtés de leur pensée, parfois sur le ton de la confession. Constamment à la recherche de sa propre identité d'écrivain, Paul Savoie raconte aussi tous ses exils : d'abord de Saint-Boniface jusqu'à Québec, où le visage exclusivement francophone de cette capitale ne correspondait pas à sa double identité imprégnée des mentalités françaises et anglaises, puis à Ottawa et à Toronto, où il se fixera définitivement. Fêru de littérature anglaise et française, l'enseignant traite dans ses cours des livres de Milton, Shakespeare, Dylan Thomas et Yeats. Il se souvient par ailleurs des films qui l'ont marqué, surtout *Le septième sceau* de Bergman, qui le transforme immédiatement en un cinéphile exigeant, alors qu'il était habitué aux westerns et aux films d'horreur projetés

en vrac dans les cinémas de quartier lorsqu'il vivait encore au Manitoba.

Le style de Paul Savoie est intimiste; contrairement à tant d'autobiographes, il ne s'érige pas en héros de sa propre vie mais préfère marquer les enchaînements d'événements selon le hasard des rencontres, en n'évitant ni les aveux ni les constats d'échec. Après une vingtaine de livres (en français comme en anglais), Paul Savoie doit encore se réinventer et surmonter ses doutes : « J'ai même juré de ne plus jamais écrire, afin de ne plus m'exposer aux déceptions ». Fort heureusement pour cet écrivain toujours très sollicité, il ne semble jamais manquer de propositions ni d'invitations à poursuivre son métier.

Yves Laberge



André Roy
LA TRÈS GRANDE SOLITUDE DE L'ÉCRIVAIN PRAGOIS FRANZ KAFKA

Les Herbes rouges, Montréal, 2014, 68 p.; 14,95 \$

Avec ce recueil, André Roy réinvente le genre biographique en en faisant un objet proprement poétique. Il mêle avec bonheur interrogations esthétiques et existentielles, analyse littéraire, récits factuels, pour nous donner un portrait fragmenté de l'auteur de *La métamorphose*. Ainsi suit-on pas à pas le déroulement d'une vie, de l'enfance dans la maison du père jusqu'à la mort trop tôt venue, en 1924.

« Déjà cet enfant condamné à être un écrivain / organisant la mort de Dieu. » Dès les premières années, la vie est indissociablement liée à l'œuvre à venir, comme si elle y puisait son origine. C'est l'œuvre dans son idéalité qui déterminera par exemple la nature de l'amour pour Felice, puis Milena, et enfin Dora. Ce « Juif ne parlant pas yiddish / Tchèque n'écrivant qu'en allemand » aurait voulu « s'abonner au présent », mais ne sait vivre qu'ailleurs, hors de ce corps qui paradoxalement ne cesse de le préoccuper. Kafka, nous dit Roy, « [r]efuse d'être de la matière / dont les autres hommes sont faits : / son absolu se trouve dans le voir / du dedans du désir ; / l'angoisse est sa monnaie du jour ».

Les critiques et théoriciens de la littérature ont beaucoup discoursé sur la

culpabilité de Kafka, culpabilité par rapport au sexe, à la femme, au père. Roy reprend cette idée du péché, mais la tourne positivement, en écrivant que pour Kafka, « un texte sans péché n'est pas un texte ». À la manière de « l'artiste de la faim », l'écrivain apparaît comme le maître d'œuvre d'une poétique complexe qui s'élabore dans la contradiction et la souffrance, et non comme une victime de son art, bien que cet art semble dicter ses lois.

Cette quête d'absolu à travers l'acte d'écrire est d'une certaine façon aussi celle de Roy lui-même : « [É]crire ronge quelque chose qui ne veut pas dire son nom / et que je prends pour son nom ». Le nom de Kafka est donc l'occasion pour le poète d'évoquer une vision de la poésie qui engagerait l'être entier, mais celle-là, comme il l'illustre bien en parlant de la vie de son prédécesseur, orientée vers le mystère de l'autre.

Judy Quinn

François Blais
CATAONIE

L'instant même, Québec, 2015, 119 p.; 16,95 \$

Cataonie est catégorisé recueil de nouvelles, et il est vrai que chacun des textes qui le composent possède son existence propre, mais la récurrence des personnages, les allusions entre les récits, le caractère linéaire des événements décrits font de ce livre un ouvrage

beaucoup plus hybride qu'on semble l'indiquer. Avec l'humour toujours reconnaissable de François Blais (encore réussie), l'hybridité est ce qui caractérise le plus *Cataonie*.

Dans *Le romancier fictif*, André Belleau notait un conflit au sein du corpus romanesque québécois entre un code linguistique français et un autre nord-américain. C'est en outrant ce conflit que Blais instaure un univers loufoque, burlesque par moments, et pourtant fortement angoissé. Les six histoires qui composent le recueil, tournant souvent autour d'enjeux liés aux paratextes littéraires (nombre de mots d'une histoire, statut du personnage, importance de la chute, date de publication, etc.), sont toutes narrées par le même écrivain impulsif, colérique, habitant en Mauricie et qui mène des enquêtes désespérées parce qu'il est happé par des détails de la création et du quotidien. Cette mise en scène s'appuie sur une bonne connaissance de la littérature, surtout québécoise, notamment dans ses jeux autour d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan (dans une nouvelle, le narrateur glisse dans la fiction), et sur le prosaïsme de la vie mauricienne actuelle. Or, dès que les personnages dialoguent, le français utilisé semble provenir du roman d'un héritier de Madame de La Fayette, vouvoiements, subjonctifs, plus-que-parfait et obséquiosité bien en évidence. Il a souvent été noté un écart entre la narration et le dialogue dans le roman québécois, pour signaler que la langue populaire perçait dans les dialogues, mais était souvent entravée dans le récit. Or, Blais s'amuse à inverser les pôles, à recourir à sa langue bigarrée, coulante, fluide, remplie de niveaux langagiers en frottement dans la narration et à exhausser l'énonciation dans des dialogues qui prennent ainsi un air solennel.

On reconnaît là le ludisme propre à Blais, sa capacité à mêler les genres, les canons culturels, à brouiller les signes de distinction. Mais ce ludisme ne doit jamais faire oublier le travail important de relecture des codes culturels québécois, des références littéraires lues, des



enjeux théoriques de l'écriture que le romancier distille dans ses récits, l'air de rien, caché derrière une absence d'ambition affichée, un présent étale, une marginalité géographique et une écriture qui montre sa maîtrise au sein même de son caractère brouillon. Malgré le ton enjoué, l'abondance des péripéties (ce qui est rare dans une œuvre du retranchement), ce recueil n'a pas la force de *Document 1* ou de *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant*, mais il étend la manière Blais à un nouveau pan du réel mauricien et de l'histoire littéraire.

Michel Nareau

Iégor Gran

LA REVANCHE DE KEVIN

P.O.L, Paris, 2015, 188 p. ; 28,95 \$

Perçus comme des indices sur notre origine sociale, les prénoms peuvent engendrer une forme de déterminisme. Signes de bon goût ou de « déficience de culture », ils donnent souvent l'impression de nuire à l'égalité des chances.

Aussi, quand on s'appelle Kevin et qu'on travaille dans le milieu culturel parisien (pour une radio publique), ce prénom devient un stigmate, il contribue à développer « un méchant complexe ». Le dédain perçu chez les autres peut-il nous amener à nous venger de ces prétentieux remplis de préjugés ? C'est en tout cas ce que fera Kevin, le héros fataliste mais tout de même combatif de Iégor Gran.

Prix des libraires (hors Québec) 2015

La littérature fantastique et la science-fiction aiment créer des univers obéissant à des morales inattendues, à des gouvernances singulières ou à des codes surgis d'on ne sait où. Souvent, ces univers sont clos, fermés aux vents de l'extérieur, soustraits aux orthodoxies que nos horizons présentent comme allant de soi. Le défi jeté au lecteur ? Celui de chercher à quelle logique peut et doit répondre cet autre monde. Des auteurs comme Élisabeth Vonarburg ont plusieurs fois jeté le gant et incité de vastes auditoires à s'aventurer dans cet exigeant pluralisme. Exigeant, en effet, mais enrichissant. Cette veine n'est visiblement pas épuisée, puisqu'elle suscite constamment de nouveaux dépaysements. Je songe ici à *Dôme*, de Stephen King (Albin Michel, 2011) : coupée de tout contact avec l'ensemble de l'humanité, une collectivité isolée devait, par ses seules ressources, réinventer l'échelle de valeurs que l'humanité a mis des siècles à établir et résister au simplisme brutal. King se renouvelait.

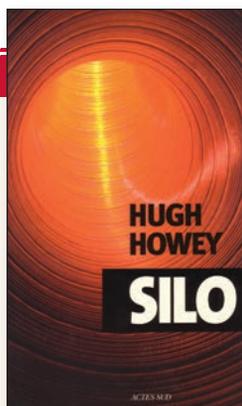
Cette tendance s'affiche avec force dans le récent roman de Hugh Howey. En effet, *Silo* raconte les difficultés vécues par une collectivité d'humains confrontée à un impitoyable lavage de cerveaux et pourtant déterminée à affronter le réel, si barbelé soit-il. D'une décennie à l'autre, le peuple de *Silo* recourt à la révolution sans jamais gagner le contrôle de son environnement. Chaque fois, le pouvoir écrase les émeutiers et rétablit sa lecture mensongère de la situation. Chaque génération est contrainte d'ingurgiter le mensonge et de s'agenouiller devant l'ordre établi. La société qui habite *Silo* reproduit ainsi des strates sociales au moins aussi opposées que pouvaient l'être autrefois la noblesse, le clergé et le peuple. Du coup, *Silo* se situe sur le terrain occupé déjà par des classiques comme *Animal Farm* de George Orwell : le microcosme devient une parabole qui aide à décrypter une réalité dont la vue fait peur ou mystifie. Symbole de plus grand que lui, le monde circonscrit de *Silo* rend palpable la myopie d'une humanité incapable de se reconnaître manipulée et réduite à l'esclavage. Petit monde, grande question.

Que *Silo* soit, malgré l'importance accordée à des combats sans originalité, une œuvre littéraire, l'incipit en témoigne : « Les enfants jouaient pendant que Holston montait vers sa mort ; il les entendait crier comme seuls crient les enfants heureux. Alors que leurs courses folles tonnaient au-dessus de lui, Holston prenait son temps, et chacun de ses pas se faisait pesant, méthodique, tandis qu'il tournait et tournait dans le colimaçon, ses vieilles bottes sonnait contre les marches ». En quelques

Notre héros, qui en a marre d'être regardé de haut, attaquera la vanité de ses proies en se faisant passer pour un éditeur nommé Alexandre Janus-Smith. Sympathique, plutôt cultivé et passé maître dans l'art de flatter, cet homme rencontré au Salon du livre connaît les bouquins de ses poissons et amène ces derniers à lui remettre leurs derniers manuscrits. Après

les avoir fait patienter, question de consulter son soi-disant comité de lecture, il demande quelques modifications. Puis, après des mois de tergiversations et de petites vexations, il disparaît, laissant le soin à sa prise de découvrir qu'il n'a jamais existé.

La revanche de Kevin est une satire des milieux pseudo-intellectuels et



lignes, la mort et les rires, le jeu et l'usure, l'agitation et la patience, l'enfance et la pesanteur de l'âge, tous facteurs appelés à intervenir tout à l'heure.

Pendant quelques paragraphes, Howey se limite à l'immédiat. Les détails abondent à propos du cadre physique : des marches, de la peinture écaillée, un escalier, des nuages de poussière, une rampe composent le décor, mais rien n'est révélé qui puisse renseigner sur les sentiments, les valeurs, les éthiques en jeu. Habilement, Howey force son lecteur à supputer, à inventer : « Qui est Holston ? En quoi son destin me concerne-t-il ? Est-il marteau ou enclume ? » Laconiques, les précisions ont néanmoins tôt fait de révéler que Holston est parvenu à une impasse dont il ne peut se tirer qu'en consultant le maire. Au lieu de livrer la nature de ce désarroi, Howey termine son premier chapitre d'une phrase déconcertante : « Dis-lui que je veux sortir ». Le lecteur est harponné.

La suite de l'intrigue découle de cette décision. Si Holston veut sortir du silo de 144 étages dans lequel il vit depuis toujours et que sa femme a fui, c'est qu'il est rongé par le doute. Il ne croit plus ce qu'on lui raconte du monde extérieur. Il ne se fie plus aux rares fenêtres qui permettent d'observer la rapide intoxication de ceux qui, de gré ou de force, sont sortis du silo. Il veut vérifier, savoir, tester, autant dire qu'il veut penser par lui-même. La question s'élargit brusquement et secoue le lecteur : toujours s'en remettre à la parole des puissants, est-ce le destin humain ?

La lutte armée qui s'ensuit occupe de si nombreuses pages du bouquin que la protestation armée risque de monopoliser l'attention. Ce serait dommage. Howey, qui évoque une autre solution, la propose peut-être trop sommairement. « Au lieu de manipuler les gens, pourquoi ne pas les responsabiliser ? Leur faire savoir contre quoi nous nous battons. » En accordant trop peu de temps et d'espace à cette hypothèse, Howey a couru le risque de tout miser sur les balles.

Laurent Laplante

Hugh Howey SILO

Trad. de l'américain par Yoann Gentric et Laure Manseau
Actes Sud, Arles, 2013, 557 p.; 39,95 \$

médiatiques parisiens. Avec beaucoup d'ironie, l'auteur dépeint un univers mesquin, un monde rempli de faux-semblants. Son roman méchant, mais pas trop, emprunte un peu au polar, notamment avec ses notes en bas de page qui ajoutent des éléments d'enquête, souvent des pièces à conviction contre Kevin. L'histoire est racontée à partir de plu-

sieurs points de vue narratifs, ce qui rend le texte dynamique. Sans se prendre au sérieux, Iégor Gran réussit à nous faire passer un agréable moment, à condition d'apprécier l'humour noir.

Marie-Ève Pilote

commentaires fiction

Nouvelles



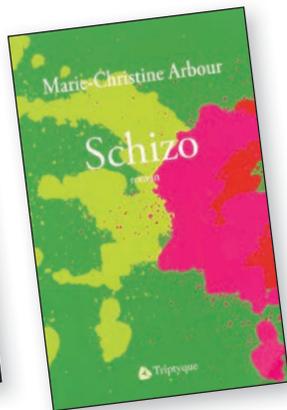
Danny Émond LE REPAIRE DES SOLITUDES

Boréal, Montréal, 2015, 155 p.; 19,95 \$

Recueil de nouvelles, *Le repaire des solitudes* en compte 29, autant d'histoires brèves, nerveuses, un brin décadentes, fortement déjantées. Première parution du mi-trentenaire et polyvalent Danny Émond, qui est aussi – ou plutôt a été, semble-t-il – claviériste et parolier du groupe métal de Lévis Blinded by Faith, avec lequel il aurait enregistré trois disques et un DVD.

Parfois la nouvelle est écrite à la première personne, parfois il y a un narrateur, parfois il s'agit d'un homme, d'un enfant, d'un vieillard ou encore d'une femme. Le trait commun des protagonistes est leur profil psychosocial de perdants et de perdus. Ils sont seuls, terriblement seuls, comme l'indique le titre du livre. L'égoïsme et l'individualisme de ces asociaux s'allient à leur peur de vivre. Ils végètent, enfermés dans leur nuit intérieure. Pour eux, demain n'est pas un jour nouveau, encore moins la promesse d'un jour meilleur.

Ces laissés-pour-compte sont fragiles, égarés dans leur propre vie, en quête d'on ne sait trop quoi. D'aucuns cherchent encore et revendiquent leur droit à une relative sérénité : « Je n'ai pas encore renoncé à la poursuite du bonheur ». D'autres ont déjà abdiqué : « Je rêvais d'être n'importe qui. Sauf moi » ; « Il est sorti avec l'intention de se jeter dans le fleuve ».



Certains anti-héros sont étudiants, enfin, inscrits à l'université : « Nos prêts et bourses, on les flambait dès qu'on les recevait et on n'assistait plus à nos cours ». Ils sont lucides : « Des mollusques : voilà ce qu'on est. Notre conscience [est] réduite au strict minimum ». Et puis, ils baisent souvent, plus ou moins bien, à bouche que veux-tu : « C'est sa poitrine surdéveloppée qui entre d'abord dans mon champ de vision » ; « Elle s'occupe de ma queue comme s'il n'existait rien de plus important dans l'univers ».

Il y a Maurice, un bébé-boumeur né en 1945 qui revient dans plusieurs nouvelles. Un triste sire, mâle blanc paumé, hétérosexuel et catholique halluciné. Est-ce une image d'une figure paternelle ? Côté maternel, ce n'est guère mieux. Elles sont aussi perdantes, les génitrices, quoique résilientes : « Sa mère qui s'est tuée à l'ouvrage pour des gens qu'elle méprise » ; « Sa mère n'a rien compris, une fois de plus, n'a rien deviné, n'a pas cherché à savoir ».

Nouvelles dégoulinantes d'angoisse, faites de viols, de suicides, d'asiles psychiatriques. À découvrir, par contre, car bien écrites, mais l'espoir n'est guère au rendez-vous. Le poète Baudelaire, cher à Émond, écrivait : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle [...] et que de l'horizon [...] il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ».

Michèle Bernard

Robert Galbraith
LE VER À SOIE

Trad. de l'anglais par Florianne Vidal
Grasset, Paris, 2014, 569 p. ; 32,95 \$

C'est un secret de Polichinelle que sous le pseudonyme de Robert Galbraith se cache la très connue J. K. Rowling, auteure des best-sellers de la série Harry Potter. *Le ver à soie* est le deuxième des sept volumes annoncés des enquêtes de Cormoran Strike, suivant *L'appel du coucou* (2013), dont les critiques avaient été des plus positives.

Le succès colle à la peau de la riche romancière et on se demande si l'intrigue du *Ver à soie* – le meurtre atroce d'un écrivain dans une macabre mise en scène – n'a pas un lien quelconque avec la soif d'anonymat qui semble animer Rowling. Y a-t-il là une certaine identification de l'auteure avec la célèbre, mais détestée victime ? « Les écrivains ne sont pas des gens comme les autres [...] ». Tous ceux qui ont un tant soit peu de talent ont aussi un grain ».

Au moment de sa disparition, l'assassiné venait de terminer l'écriture d'un règlement de compte avec le milieu littéraire. Tiens donc. Dans un portrait au vitriol, il ridiculisait son entourage ; ses agent et éditeur étaient les premiers visés. L'investigation de Strike et de son associée Robin Ellacott se déroule ainsi dans le monde de l'édition, ce qui donne une touche irréaliste aux horreurs sur lesquelles le duo tombe.

Il aurait été plus simple que la femme de l'homme mutilé et éviscéré soit l'auteure

du crime, mais la chasse au coupable aurait été plus courte et le roman moins intéressant. Nombreux dans l'entourage du mort sont ceux qui auraient eu davantage à ce que le livre ne soit jamais publié et son auteur réduit au silence. Cette pléiade de meurtriers potentiels étoffe l'intrigue, en plus de fournir de nombreuses pistes, bonnes ou mauvaises, au duo d'enquêteurs dont les méthodes d'investigation ne sont pas toujours des plus originales.

Certaines répétitions et des descriptions un peu lourdes s'avèrent parfois lassantes ; le texte aurait gagné à être allégé. Rowling sait cependant écrire, et bien écrire, ainsi la tension du drame et le suspense accompagnent le lecteur jusqu'à la fin. L'écrivaine s'offre d'ailleurs une finale à l'Agatha Christie, une scène de révélation où le héros, tout comme Poirot, explique les comment et surtout les pourquoi du meurtre.

Si J. K. R., comme la nomment les Britanniques, connaît bien le milieu littéraire de son pays, et c'est tant mieux, son sens de l'humour typiquement anglais ne se dément pas. La fine description des pubs, des clubs privés ou du *tube* (métro) dans lesquels les personnages évoluent indique qu'ils n'ont pas de secrets pour elle.

L'ambiance de Londres pendant les préparatifs de Noël, à laquelle se colle une narration vive et amusante, fait du *Ver à soie* un bon moment de lecture.

Michèle Bernard

Marie-Christine Arbour
SCHIZO

Triptyque, Montréal, 2014, 287 p. ; 25 \$

Marie-Christine Arbour, romancière et nouvelliste montréalaise, signe avec *Schizo* son sixième roman. *Schizo* : un long combat, plusieurs petites morts, et Christine aux cheveux longs, aux cheveux courts, celle sur le Nardil, celle sur le Rivotril, à Montréal, à Québec, à Vancouver ou ailleurs... Mais toujours la même détresse. Et il y a ces voix...

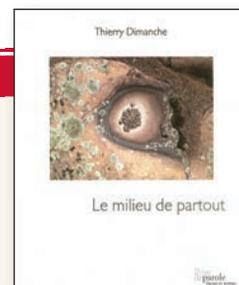
Les premières lignes relatent sa naissance, sa tendre enfance, là où la quête de

Prix Champlain

Dédicacé au cinéaste Bernard Émond, *Le milieu de partout* entrouvre en nous, textes et photos, le trou de chacun. Ça part de là, ici, d'un cratère de Sudbury qui pourrait – rien de moins – avoir signé « indirectement » une part de l'origine de la vie sur la Terre. Gaïa habite en tout lieu. Cela donne à rêver, à se déplacer, comme lorsque « l'oreille géopoétique accueille aussi des fantômes où le monde et l'esprit se traversent ». Les chemins vont donc se multiplier tout au long de ce recueil dense. Il me souvient d'un prêtre maya rencontré au Guatemala et qui m'avait entretenu de la Porte du Monde. Avec Dimanche, nous sommes comme chez le peuple du maïs, *in situ*.

Trois parties s'imposent à la méditation : « La vie sur Terre commence ici », « Un homme patine » et « Le milieu de nulle part (O-NTARI-O) », flanquées d'un appendice : « Calmez-vous ». Dans la première, entre les pierres, des plantes susurrent leurs appels, nous font signe comme des lettres et des mots, « simultanés qu'ils sont dans l'exil où s'imagine la fondation ». Le paléographe ne cesse d'observer, yeux et ventre à terre, comme les écoliers apprenant des leçons de choses, découvrant tout à coup l'immensité des mines, lorsque les maîtres ont laissé derrière eux les champs en ruine, découvrant également ce que la rencontre des sexes génère. L'énergie lumineuse et l'énergie sombre se rencontrent pour appeler la suite, les forêts sortant les unes des autres, même lorsque l'humain persiste à les détruire. Avec l'écrivain, nous montons toujours plus au nord, entendre les récits de l'homme qui, lancé sur la glace, trace toutes sortes de figures d'espace avant de revenir encore en Ontario, distance et proximité se rejoignant au mitan du futur. Une topologie émerge grâce à laquelle des espaces et des nœuds permettent de « venir et revenir dans un plan / quand surnager / demande tout ». Il y a là, dans ce milieu ambiant, un travail de transmission qui fait passer les héritages et les habitats au cœur du patrimoine. Qu'il y ait beaucoup ou rien, peu importe : ce qui compte, c'est la suite du monde. Thierry Dimanche, avec son écriture de lames et d'hélium, marche comme un arpenteur au sommet du soleil. C'est à mon oreille ce que dit le chant de gorge final de ce magnifique petit livre, à savoir que, « Vite », mieux vaut tendre l'oreille si l'on souhaite penser la « fin du monde / comme un endroit / où surgir ».

Michel Peterson



Thierry Dimanche

LE MILIEU DE PARTOUT

Prise de parole, Sudbury, 2014, 140 p.; 24,95 \$

L'absolu s'est concrétisée, là où les barrières de la réalité se sont effondrées. Un monde propre à Christine est apparu, avec ses guerres opposant la folie et la raison, le dedans et le dehors, le vide et le plein, les petites vies et les petites morts. Le corps est une terre ennemie, hostile. Presque 40 ans et 300 pages plus tard, la schizophrénie nous habite aussi, nous, lecteurs témoins d'une conscience encrassée par cette maladie mal connue. La conscience de Christine est altérée par les visions, les voix, les halos et les médicaments. Elle recherche le grand amour, ne trouve que des histoires qui l'effacent et l'isolent encore plus, fait de mauvais choix, disparaît, croule sous le poids d'un

monde qui n'existe pas, derrière les barreaux d'une société qui l'aveugle de ses phares accusateurs. Une mère qui ne vit que dans l'apparence et le luxe, un père dont chaque mot est accompagné d'un signe de dollar, l'Homme qui la violait au nom de l'amour, un amour dont on ne se remet pas, Dave, Jason, Shaun... Christine est entourée de gens qui prétendent l'aimer, mais qui ne font que l'assister dans son lent suicide.

Arbour aborde de sa plume lucide et follement éclairée les thèmes de l'anorexie et de la boulimie, de la relation mère-fille, des amours imaginaires et réelles, de l'écriture viscérale et nécessaire, de la fuite.

Schizo est une longue suite de mots troublants, dissonants, aux phrases-oxymores, frôlant le cadavre exquis. Des images fortes, un rythme effréné de pensées ténébreuses. L'auteure décrit tellement bien l'indescriptible, la descente aux enfers, la négation du monde extérieur au profit d'un monde intérieur obscur qu'on se demande s'il n'y a pas un peu de vrai dans la fiction, une part de Marie-Christine dans Christine... *Schizo* est un roman lourd, intense, pour les lecteurs ouverts qui ont un regard compatissant sur la maladie mentale, ou pour les lecteurs fascinés par l'hermétisme des mots fous et les univers décadents et inexplorés, inexplorables.

Julie Pelletier